les choses éloquentes, il touche avec émotion les choses profondes. »

ÉLOQUENT, ENTE adj. (é-lo-kan, an-te — lat. *eloquens*, même sens). Qui a de l'éloquence, qui parle ou écrit avec éloquence : *Les femmes sont* ÉLOQUENTES *en conversation et vives pour mener une cabale.* (Fén.) *Que ce soit la vérité qui nous touche et non les ornements dont les hommes* ÉLOQUENTS *l'auront parée.* (Boss.) *Il y a des hommes qui ne sont pas* ÉLOQUENTS, *parce que leur cœur parle trop haut et les empêche d'entendre ce qu'ils disent.* (Chateaub.) *Avec la seule pensée on peut être dissert; pour être* ÉLOQUENT, *il est nécessaire que la passion s'y joigne.* (Lamenn.) *Pour être* ÉLOQUENT, *il ne s'agit que de bien penser, de penser fortement.* (Ste-Beuve.) ‖ Qui est dit ou écrit avec éloquence : *Discours, style, ouvrage* ÉLOQUENT. *Termes* ÉLOQUENTS. *Un discours n'est* ÉLOQUENT *qu'autant qu'il agit dans l'âme de l'auditeur.* (Fén.) *Les mauvais écrivains de Rome sentaient bien qu'il était plus aisé d'éviter la bouffissure des orateurs de l'Asie que d'atteindre à l'*ÉLOQUENTE *simplicité de Démosthène.* (La Harpe.) *On sert mieux sa cause par l'exemple des bonnes actions que par les plus* ÉLOQUENTS *discours.* (De Gérando.)

Tout vit par la chaleur d'une lettre *éloquente*.
COLARDEAU.

En vers de toute espèce, en termes *éloquents*,
Vous répandez sur tout vos sarcasmes piquants.
DESTOUCHES.

Interprète *éloquent*, une lettre rassemble
Tout ce qu'on se dirait si l'on était ensemble,
FEUTRY.

— Par ext. Qui rend éloquent, qui donne de l'éloquence, qui fait parler éloquemment : *La colère est* ÉLOQUENTE. *Toute passion est* ÉLOQUENTE. (V. Hugo.)

— Fig. Persuasif, propre à toucher, à convaincre, à gagner : *Larmes* ÉLOQUENTES. *Silence* ÉLOQUENT. *Geste* ÉLOQUENT. *Regard* ÉLOQUENT. *Il n'est rien de plus* ÉLOQUENT *que l'argent. La morale est un témoignage* ÉLOQUENT *qui atteste la divinité.* (De Gérando.)

O silence des bois, solitude *éloquente!*
A. CHÉNIER.

C'est un style *éloquent* qu'un billet au porteur,
Qui vaut mieux qu'un discours rempli de fariboles.
REGNARD.

— Pop. Qui a l'haleine fétide : *Il est* ÉLOQUENT, *il fait sentir ses paroles.*

— Syn. **Éloquent, disert.** V. DISERT.

ÉLORA. V. ELLORA.

ÉLORE. V. HÉLORE.

ÉLORN, rivière de France (Finistère). Elle prend sa source au pied de la montagne d'Arrée, dans le canton de Pleyben, arrond. de Châteaulin, coule d'abord du S. au N., passe à Gizun, à la Roche-Maurice, tourne à l'O., baigne Landerneau et va se jeter dans la rade de Brest après un cours de 65 kilom. Elle est navigable de Landerneau à son embouchure, sur une longueur de 14 kilom., avec un tirant de 3 à 4 mètres à la haute mer.

ELORRIO, ville d'Espagne, province de Biscaye, à 39 kilom. S.-E. de Bilbao, près de l'Orrio; 1,500 hab. Fabrique de quincaillerie. Cette petite ville est située au milieu de vastes pâturages et d'une plaine bien cultivée. Sur son territoire jaillissent de nombreuses sources d'eau sulfureuse froide, dont les deux principales sont la source d'*Isasi* et la source de *Belerin*, près desquelles ont été construits deux modestes établissements de bains.

ÉLOSIE s. f. (é-lo-zî — du gr. *elos*, marais). Erpét. Genre de batraciens voisin des rainettes, qui habite le Brésil.

ÉLOTE adj. et s. (é-lo-te). Hist. gr. Se dit quelquefois pour ILOTE.

ÉLOTHÉRIUM s. m. (é-lo-té-ri-omm — du gr. *elos*, marais; *therion*, bête fauve). Mamm. Genre de suilliens fossiles. V. SUILLIENS.

ELOTOTOTL s. m. (é-lo-to-to-tl). Ornith. Nom que les Mexicains donnent au DACNIS.

ÉLOU. V. CEYLAN (idiomes de).

EL-OUAH s. m. (é-lou-a). Mot arabe qui signifie OASIS.

ÉLOUGES, bourg et commune de Belgique, prov. de Hainaut, arrond. et à 16 kilom. O. de Mons, canton et à 2 kilom. de Dour; 2,300 hab. Raffineries de sucre et de sel, corderies importantes et renommées; tanneries, brasseries, fabriques de chicorée; exploitation et commerce de charbon de terre.

ÉLOUIS (Jean-Pierre-Henri), peintre français, né à Caen en 1755, mort en 1840. Fort jeune, il révéla un goût prononcé pour la peinture, que son père cultivait en amateur distingué; il entra dans l'atelier de Restout, dont il devint un des meilleurs élèves, puis se rendit en Angleterre, commençant par ce pays cette suite de longs voyages qui ont fait de sa vie une des plus aventureuses carrières d'artiste. Elouis visita la Hollande, l'Allemagne, vint prendre femme à Calais, s'embarqua pour l'Amérique, explora les Etats-Unis, et, pendant son séjour à Philadelphie, peignit en miniature les portraits de plusieurs personnages illustres de la révolution américaine, notamment Washington. Il affectionnait tout particulièrement le genre de la caricature. Ayant accompagné M. de Humboldt dans ses voyages scientifiques, il tomba entre les mains des Anglais comme il faisait voile pour l'Australie, fut envoyé prisonnier par eux aux Antilles, et séjourna plusieurs mois dans l'île de la Providence, où il visita maintes fois le duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, alors réfugié dans cette île. Revenu en France (1807), Elouis continua de cultiver son art, mais abandonna la miniature pour la peinture à l'huile. Il obtint au concours (1811) la place de conservateur du musée de Caen, et à dater de ce moment s'adonna tout entier au portrait. Ses œuvres les plus remarquables sont les portraits du général d'Aumont, de MM. Jamet, Le Menuet, de La Jagannière, Bridet, Lair, de Touchet, Ameline et l'abbé Hervieu.

ÉLOUL s. m. (é-loul). Antiq. Syn. d'ÉLUL.

ÉLOY (Nicolas-François-Joseph), médecin et biographe belge, né à Mons en 1714, mort dans la même ville en 1788. Il étudia la philosophie et la médecine à Louvain, où il se fit recevoir docteur, puis alla compléter à Paris son instruction médicale. De retour à Mons, il y pratiqua son art, devint médecin de la ville (1752), et reçut, en 1754, le titre de conseiller médecin du duc Charles de Lorraine. Nous citerons parmi ses écrits : *Réflexions sur l'usage du thé* (Mons, 1750); *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne* (Liége, 1755, 2 vol. in-8°); *Cours élémentaire des accouchements* (Mons, 1775); *Mémoire sur la dyssenterie* (Mons, 1780); *Si l'usage du café est avantageux à la santé* (Mons, 1781).

ÉLOY-DE-GY (SAINT-), bourg et commune de France (Cher), canton de Saint-Martin-d'Auxigny, arrond. et à 10 kilom. N. de Bourges; 1,174 hab. Nombreuses antiquités. Château des Dames, qu'habita Agnès Sorel; on voit encore dans les appartements quelques meubles ayant appartenu à cette favorite et un portrait de Charles VII.

EL PASO, comté des Etats-Unis d'Amérique, dans la partie N.-O. du Texas, borné au N. par l'Etat du Nouveau-Mexique et à l'O. par le Rio-Grande; superficie, 26,656 kilom. carr.; pop., 3,100 hab., tous blancs. La surface du comté est montagneuse et en partie couverte de forêts. Le sol des vallées est riche et excellent pour la culture du blé et du maïs. On y trouve d'immenses dépôts de charbon de terre. Capitale, El Paso.

EL PASO ou **EL PASO DEL NORTE**, ligne d'établissements occupant, dans le coin N.-E. de la province de Chihuahua (Mexique), une étroite vallée de 15 à 16 kilom. de longueur, sur la rive droite du Rio-Grande, dont la largeur, sur ce point, varie de 100 à 200 mètres, et situés vis-à-vis de la ville de Franklin, dans l'Etat du Texas (Etats-Unis d'Amérique). Le sol de cette vallée est extraordinairement riche et parfaitement approprié à la culture de l'avoine, du blé et du maïs; la vigne y réussit aussi admirablement. L'industrie des habitants est peu développée; leurs principaux produits sont des sortes de vin et d'eau-de-vie peu alcoolisés, que les négociants américains nomment *pass-wine* et *pall-wisky*. Les habitants de cette colonie sont généralement de races mêlées, tous ayant dans les veines plus ou moins de sang indien. Ils ne sont pas dénués de ressources, mais jamais ils n'emploient leur argent à se procurer aucun de ces articles de confort ou de luxe qui, dans la plupart des pays civilisés, sont considérés comme indispensables. Les carreaux en vitre, par exemple, leur sont totalement inconnus; ils ne se servent ni de fourchettes ni de couteaux; dans les maisons des riches eux-mêmes il n'y a ni chaises ni tables. Leurs habitations, à un seul étage, sont construites en briques séchées au soleil et n'ont pour plancher que la terre battue. L'église paroissiale, la place publique, et les plus prétentieuses des résidences particulières, sont situées dans la partie méridionale de la vallée, immédiatement au-dessous d'une gorge ou d'un défilé. Cette portion de la colonie est celle qui a probablement le plus de droit à s'appeler la ville d'El Paso. Elle est située à environ 570 kilom. S.-O. de Santa-Fé et à 960 kilom. en droite ligne de la côte du Pacifique, par 31° 42′ de lat. N. et 106° 40′ de long. O. La population est d'environ 5,000 hab. El Paso del Norte, qui est la principale voie de communication entre le Nouveau-Mexique, le Chihuahua et les provinces mexicaines situées plus au S., est une importante station de la route méridionale de terre de la Californie. Son nom, qui signifie *passe*, vient probablement du passage du Rio-Grande à travers les montagnes.

ELPÉNOR, un des compagnons d'Ulysse. Il fut métamorphosé en porc par Circé. Lorsqu'il eut recouvré sa première forme, il s'endormit sur le toit de la maison de Circé et se tua en tombant pendant son sommeil.

Elpénor, fragment d'une tragédie de Gœthe. Deux actes seulement ont été écrits en 1783 par le poëte de Weimar sur ce sujet antique. Nous ne pouvons savoir, d'après ces fragments, ce que serait devenue la pièce et quel aurait été le dénoûment de l'action. Le sujet est la haine qu'Antiope fait jurer à Elpénor, et qui deviendra le pivot du drame.

ELPHÉGE ou **ALPHÉGE** (saint), prélat anglais, né en 954, mort en 1011. Il fut tiré de la retraite qu'il s'était choisie et où il se livrait, avec de nombreux disciples, à d'incroyables austérités, pour être sacré évêque de Winchester (984). Transféré à l'archevêché de Cantorbéry (1006), il y fit de sages règlements, et réunit plusieurs conciles pour réformer la discipline. En 1011, les Danois s'étant emparé de son diocèse, il subit sept mois de captivité et fut ensuite mis à mort. Les martyrologes l'ont inscrit au rang des martyrs, et l'Église l'honore le 19 avril.

ELPHÉGÉE s. f. (èl-fé-jé). Bot. Syn. de PSIADIE.

ELPHIDE s. f. (èl-fi-de). Moll. Syn. de POLYSTOMELLE.

ELPHIN, ville d'Irlande, comté et à 48 kilom. N. de Rosiommon; 4,550 hab. Cette ville, d'un aspect misérable, ne se compose guère que de cabanes couvertes en chaume, éparses le long de deux rues qui se coupent à angles droits. La cathédrale est un vieil édifice nouvellement restauré. Non loin d'Elphin, on trouve Smith-Hill, lieu de naissance d'Olivier Goldsmith, auteur du *Vicaire de Wakefield*.

ELPHINSTON (Guillaume), prélat écossais, né à Glascow en 1431, mort à Edimbourg en 1514. A l'âge de vingt-quatre ans il se rendit à Paris, où il professa avec beaucoup de distinction le droit civil et le droit canon, occupa une chaire à Orléans, et retourna au bout de neuf ans en Angleterre, où il fut créé official de Glascow. Elphinston devint ensuite recteur de l'université de cette ville, membre du Parlement, puis du conseil privé, et fut envoyé par Jacques III en France auprès de Louis XI, avec le titre d'ambassadeur. De retour en Ecosse, il fut successivement archidiacre d'Argyle (1479), évêque de Ross, puis d'Aberdeen (1484), remplit plusieurs missions importantes auprès du gouvernement anglais et de l'empereur Maximilien, prit une part très-active à tous les événements considérables qui eurent lieu dans son pays, et reçut, en 1492, le titre de lord du sceau privé. Malgré tant de travaux, il s'occupa de plusieurs fondations d'instruction ou d'utilité publique, et ce fut sur sa demande que fut créée, en 1494, l'université d'Aberdeen. Ce prélat a écrit des *Vies des saints* et une *Histoire d'Ecosse*, qui sont restées manuscrites. Il avait un amour ardent pour sa patrie, et l'on a attribué sa mort au chagrin que lui causèrent la perte de la bataille de Flodden-Field et la mort de Jacques IV.

ELPHINSTON ou **ELPHINSTONE** (John), amiral russe, né en Ecosse vers 1720, mort en Angleterre en 1775. Il entra fort jeune dans la marine anglaise, y obtint le grade de capitaine, et passa au service de la Russie, en 1768, avec le titre de contre-amiral. Il donna une vive impulsion à la construction et à l'armement de la flotte de Catherine, et partit ensuite pour opérer contre les Turcs. Il rejoignit l'amiral Spiridoff, après un combat heureux sur les côtes de la Morée, et prit le commandement réel de la flotte, bien que, à son grand regret, il dût céder le commandement nominal à l'amiral russe. Orloff, qui commandait les troupes de débarquement et qui était jaloux d'Elphinston, ne perdit d'ailleurs aucune occasion de contrarier l'officier anglais. L'escadre turque, battue dans un engagement général, s'étant imprudemment enfermée dans la baie de Tchesmé, Elphinston l'y brûla tout entière. Il voulait profiter de ce succès pour s'engager dans les Dardanelles, mais Orloff s'opposa à ce projet jusqu'à ce que les Turcs eussent eu le temps de le rendre impossible à exécuter. Pour exciter les Russes par son exemple, Elphinston s'était avancé seul dans le détroit, et, à travers le feu des batteries turques, il était venu s'embosser sous les murs de Constantinople. Voyant que personne ne le suivait, il rejoignit l'escadre russe, et brisa, de dépit, son vaisseau sur un écueil, comme un général eût brisé son épée. Bientôt il sut que Catherine, qui comblait des plus grands honneurs Spiridoff et Orloff, ces deux officiers incapables et envieux, l'avait oublié lui-même; il revint à Saint-Pétersbourg, se présenta devant l'impératrice en uniforme de capitaine anglais, donna sa démission, et partit aussitôt pour l'Angleterre. Lorsque Catherine reconnut son injustice, Elphinston ne pouvait plus profiter de ce repentir tardif, il était mort dans son pays natal. Mais deux de ses trois fils vinrent offrir leurs services à Catherine, et elle profita avec empressement de cette occasion qu'ils lui fournissaient de réparer son ingratitude envers leur illustre père.

ELPHINSTON (Jacques), grammairien écossais, né à Edimbourg en 1721, mort en 1809. Il fut d'abord instituteur de lord Blantyre, et ouvrit, en 1751, une école à Kensington. Partisan passionné d'une modification radicale dans l'orthographe de la langue anglaise, consistant à la rendre entièrement conforme à la prononciation, il publia, pour propager ses idées, divers ouvrages qui attirèrent sur sa tête une avalanche de quolibets. Une traduction de Martial, qu'il publia en 1782 (1 vol. in-4°), ne fut pas mieux accueillie. Ses ouvrages principaux sont les suivants : *Langues anglaise et française* (1756, 2 vol. in-12); *Education*, poëme (1763); *Langue anglaise* (1765, 2 vol. in-12); *Poetæ sententiosi latini* (1794); enfin, un ouvrage des plus curieux, dans lequel il fait l'application de l'orthographe préconisée par lui, et qui a pour titre : *Correspondance de cinquante années en anglais, en français et en latin, en prose et en vers, entre des génies des deux sexes et James Elphinston* (1794, 8 vol. in-12). Voici l'orthographe que, d'après ses principes, il avait adoptée pour ce titre bizarre : *Fifty years correspondence, inglish, french and lattin, in proze and verse, between geniusses ov boath sexes and James Elphinston*. L'auteur de cette réforme radicale avait un caractère plus doux et une imagination plus paisible que son projet de révolution grammaticale pourrait le faire supposer, et il ne s'emportait, dit-on, que dans trois circonstances : lorsqu'on jurait devant lui, lorsqu'on prononçait mal l'anglais et lorsqu'une femme oubliait la retenue naturelle à son sexe.

ELPHINSTONE (Mount STUART, baron D'), homme d'Etat et historien anglais, né en 1778, mort en 1859. Il entra, fort jeune encore, au service de la Compagnie des Indes, fut nommé juge suppléant à Bénarès, parvint rapidement au poste de résident à Poonah, et, en 1809, fut envoyé, comme ambassadeur extraordinaire, à la cour afghane de Caboul, où il réussit à conclure un traité tout au détriment des Français. Le renversement du monarque afghan, dans le cours de la même année, rendit illusoires les stipulations de ce traité; mais, comme fruit de sa mission, M. Elphinstone publia son excellente *Histoire du royaume de Caboul et de ses dépendances en Perse, en Tartarie et dans l'Inde* (Londres, 1815, in-4°; 1842, 3e édit.). En octobre 1818, il fut nommé gouverneur de Bombay, et à cette occasion il adressa au gouverneur colonial de Calcutta un *Rapport sur les territoires conquis sur le Peeshwa*. Sa politique libérale, le soin qu'il prit de l'éducation et du bien-être des indigènes, sont signalés avec les plus grands éloges par tous les écrivains contemporains, et, en particulier, par l'évêque Heber, dans son *Journal indien*. M. Elphinstone quitta le service de la Compagnie des Indes en 1826. Lors de son départ pour l'Angleterre, les citoyens de Bombay lui offrirent, en témoignage de reconnaissance, un service d'argenterie, et, plus tard, fondèrent en son honneur une institution qui porte encore son nom. En 1841 il publia son *Histoire de l'Inde; Périodes indoue et mahométane* (2 vol. in-8°), dont la quatrième édition a paru en 1864. Colebrooke a fait paraître les *Mémoires d'Elphinstone* (Londres, 1861).

ELPHINSTONE KEITH (George), amiral anglais. V. KEITH.

ELPICE (sainte), vierge et martyre qui vivait à une époque demeurée incertaine. Sa mère, sainte Sophie, avait donné à ses trois filles le nom de Foi, Espérance et Charité (en gr. *Elpis*, dont on a fait Elpice). Elle les vit martyrisées toutes trois sous Dioclétien, d'après quelques auteurs; du temps d'Adrien ou d'Antonin, selon d'autres. Il s'est même trouvé des historiens qui, réfléchissant que Sophie (en gr. *sophia*) signifie sagesse, ont vu dans les trois vertus théologales, filles de la sagesse, une simple création allégorique, et ont nié l'existence de ces quatre saints personnages. Quoi qu'il en soit, l'Église honore sainte Elpice le 1er août.

ELPIDE s. f. (el-pi-de — du gr. *elpis, elpidos*, espérance). Usité seulement dans la locution suivante.

— Ironiq. *Abbé de Sainte-Elpide*, Abbé en espérance, personne qui prenait le titre d'abbé sans être abbé en effet.

ELPIDIUS ou **HELPIDIUS** (Rusticus), médecin grec qui vivait dans le VIe siècle. Il était chrétien et même diacre de l'Eglise de Lyon. Ayant étudié la médecine, il acquit beaucoup de réputation comme praticien, s'établit d'abord à Arles, puis à Spolète, et soigna Théodoric le Grand dans sa dernière maladie. Il a compilé les passages de la Bible que les commentateurs appliquent à Jésus-Christ, et composé un poëme sur les *Bienfaits du Sauveur*. Ce dernier ouvrage a été publié dans plusieurs recueils, notamment dans le *Poetarum ecclesiast. Thesaurus* de Fabricius (Bâle, 1562). Il n'est pas bien sûr que l'auteur de ces deux ouvrages ne soit pas un autre personnage que le médecin de Théodoric.

ELPIDIUS, usurpateur byzantin qui vivait au VIIIe siècle de notre ère. Il était gouverneur de Sicile en 781, lorsqu'il souleva cette île contre l'autorité d'Irène, mère de Constantin. Une première expédition envoyée par cette impératrice n'ayant pas réussi, elle s'en vengea en faisant emprisonner et battre de verges la femme et les enfants du rebelle, qui se trouvaient à Constantinople. L'année suivante, Elpidius, vaincu par l'eunuque Théodore, se réfugia, avec Nicéphore Ducas et toutes les richesses qu'il put réunir, en Afrique, où les Sarrasins l'accueillirent et le proclamèrent empereur.

ELPIDOPHORE s. f. (èl-pi-do-fore — du gr. *elpis, elpidos*, espoir; *phoros*, qui porte). Bot. Syn. douteux de GRAPHIOLE.

ELPINICE, fille de Miltiade et sœur de Cimon. Elle vivait au Ve siècle avant notre ère. D'après Cornélius Népos, elle était la sœur germaine de Cimon, qui l'épousa publiquement; mais, par la suite, elle devint la femme de Callias, qui, amoureux d'elle, lui avait promis, en échange de sa main, de payer l'amende à laquelle Miltiade avait été condamné. Plutarque, tout en rapportant l'opinion de quelques auteurs qui ont admis le mariage de Cimon et d'Elpinice, semble plus porté à croire, d'après l'autorité de Stésimbrote et des poëtes comiques, que Cimon eut avec sa sœur des relations incestueuses dans sa jeunesse. Il ajoute qu'Elpinice passait pour avoir des mœurs déréglées, qu'elle avait été la maîtresse du peintre Polygnote, et que cet artiste l'avait représentée dans un des tableaux du Pœcile sous la figure de Laodicé, fille de Priam.

ELPIS, nom sous lequel les Grecs honoraient l'Espérance. V. ESPÉRANCE.

EL QUEDAREF, ville commerciale de l'Abyssinie septentrionale, à l'E. de l'Atbara supérieur, près de l'embouchure du Setit, dans le pays des Arabes Schoukrie; 4,500 hab. Cette ville a, depuis plusieurs années, acquis une grande importance comme entrepôt commercial entre l'Abyssinie et le Soudan. Elle est bâtie sur un vaste plateau stérile, couvert seulement d'un maigre gazon, et où l'on n'aperçoit ni un jardin, ni un arbre, ni même un seul buisson; aussi l'aspect de la ville est-il loin d'être séduisant; mais son climat est des plus sains, et, pendant la saison des pluies, un grand nombre de familles viennent y chercher la santé. El Quedaref se compose de plusieurs centaines de huttes de roseaux et de tentes en nattes de palmier. La population est formée en majorité d'Arabes Schoukrie, puis d'Arabes Rakoubin et Djialin, de nègres Tagruri, de Coptes et de Grecs. La vie y est à très-bon marché; les environs du plateau, habités par des Arabes Schoukrie, produisent en abondance les céréales, le dourra principalement, et c'est de là que le gouvernement égyptien tire les approvisionnements de ses greniers. Les alentours abondent aussi en chameaux noirs et nourrissent de nombreux troupeaux de brebis et de chèvres. La grande place du marché est située à l'E. de la ville et offre un espace à peu près sans limites aux acheteurs, aux convoyeurs de marchandises, aux bêtes de somme et aux groupes turbulents des indigènes et des visiteurs étrangers. Une hutte de roseau, qui s'y élève à peu près au centre, est occupée par un employé et par deux soldats, qui contrôlent les marchandises, perçoivent les droits du marché, et sont, en outre, chargés de la surveillance générale. Une double rangée de huttes fort basses, qui forment un abri contre le soleil, servent de magasins de vente. C'est là que les marchands étalent à terre les objets de leur commerce, tels qu'étoffes, couteaux, ciseaux, quincaillerie, rubans, perles de verre, sucre, épices, savon, tabac, etc. Le coton, la gomme arabique, le cuir, le café, le sel, le miel, la cire, les plumes d'autruche et le dourra sont les principaux articles du commerce d'exportation, et se vendent généralement en gros, tandis que les autres marchandises sont débitées en détail aux indigènes de la ville et des alentours. A certains jours, il arrrive de Souakim des chargements entiers de sel, mais ils sont rapidement épuisés. Visités annuellement par plus de 2,000 étrangers, les marchés d'El Quedaref sont, après ceux de Chartoum, les plus importants du Soudan oriental, et servent au commerce de transit de l'Abyssinie avec la région du Nil et les côtes de la mer Rouge. Excepté pendant les quelques semaines que dure la saison des pluies, ils sont fréquentés régulièrement par des commerçants de Matama, de Doka, de Wogin, de Tomat et de Kassala, par des Berbères et par un grand nombre d'indigènes appartenant aux tribus du voisinage. El Quedaref était à peu près inconnu des Européens, il y a à peine quelques années. Les détails ci-dessus sont empruntés à l'intéressant ouvrage du comte Charles de Krockow, intitulé : *Voyages et chasses dans le nord-est de l'Afrique pendant les années* 1864 *et* 1865 (Berlin, 1867, 2 vol.).

ELRICHSHAUSSEN (Charles, baron DE), général autrichien, né dans le Wurtemberg, mort à Raguse en 1779. Il se distingua dans la guerre de Sept ans; obtint, durant la guerre pour la succession de la Bavière, le grade de général de cavalerie; repoussa en 1778 les Prussiens, qui marchaient sur la Moravie, et mourut peu de temps après des suites de ses fatigues.

ELSA, rivière d'Italie. Elle prend sa source dans la province et à 14 kilom. O. de Sienne, passe à Colle, pénètre ensuite dans la province de Florence, arrose une vallée profonde à laquelle elle donne son nom, et, après un cours d'environ 64 kilom. du S.-E. au N.-O., se jette dans l'Arno, à 6 kilom. O. d'Empoli.

ELSASS, nom allemand de l'ALSACE.

ELSASSER (F.-A.), peintre allemand, né à Berlin en 1810, mort à Rome en 1845. Il se rendit dans cette dernière ville en 1832, y compléta son instruction artistique, et, de retour dans son pays, devint membre de l'Académie de Berlin. Le roi de Prusse, charmé de son talent, lui fit une pension. Elsasser a peint avec un profond sentiment de la nature des vues d'Italie, parmi lesquelles on cite : *Palermo;* le *Campo-Santo* de Pise, au clair de lune; la *Grotte des Sirènes*. Il a produit aussi des dessins à la plume et à la sépia.

EL-SCHADDAÏ, nom que la tradition biblique donne au dieu des patriarches, et qui signifie proprement *le Fort, Très-puissant;* ce nom est tout à fait sémitique et en harmonie avec le sens belliqueux du nom d'Israël, qui veut dire *le fort combat*. Moïse remplaça le culte d'El-Schaddaï par celui de Jéhovah.

ELSCHEERE s. m. (èl-chè-re). Astr. Un des noms de l'étoile Sirius.

ELSE (Joseph), chirurgien anglais, mort en 1780. Il fut chirurgien de l'hôpital Saint-Thomas, à Londres, et membre de l'Académie de chirurgie de Paris. Son ouvrage le plus estimé est intitulé : *Essai sur le traitement de l'hydrocèle de la tunique vaginale des testicules* (Londres, 1770).

ELSENEUR ou **HELSINGŒR**, ville du Danemark, dans l'île de Seeland, port sur le Sund, à l'endroit le plus resserré de ce détroit, en face de la ville suédoise d'Helsingborg, à 38 kilom. N. de Copenhague, par 56° 2′ 11″ de lat. N. et 10° 16′ 20″ de long. E.; 9,000 hab. Collége, bains de mer; consuls de presque toutes les nations commerçantes du globe. Là tout navire s'arrêtait, avant 1857, pour payer au Danemark les droits de passage du Sund. La rade est très-vaste et le port a une grande importance pour la navigation dans ces parages. Elseneur possède quelques établissements manufacturiers et des chantiers de construction qui occupent un nombre assez considérable d'ouvriers. Les pyroscaphes, qui établissent une communication journalière entre le Danemark et la Suède, entretiennent un mouvement continuel dans le port. L'établissement de bains de mer, qui se fait remarquer par ses belles proportions, attire beaucoup de monde pendant la belle saison. Environ 14,000 navires passent annuellement le Sund, et les vents ou le courant les forcent souvent de se mettre en sûreté dans la rade d'Elseneur.

Les principales curiosités d'Elseneur sont le château fort et le prétendu tombeau d'Hamlet. Le château (*Kronborg*) s'élève au N.-O. de la ville, sur la pointe extrême d'une langue de terre. Il fut bâti en 1574, sous le règne de Frédéric II, sur les plans de Tycho-Brahé, qui, non content d'être un grand astronome, voulut être aussi architecte, et devint un architecte original, témoin l'observatoire de Copenhague. « La physionomie de Kronborg, dit M. Oscar Comettant, est sombre et imposante. Dans les casemates, parfaitement disposées, peuvent se placer mille hommes. Six bastions défendent le fort du côté de la terre. Du côté de la mer, des centaines de canons dirigent leurs gueules béantes vers le plus étroit passage du Sund, menaçant ainsi les côtes avancées et arides de la Suède et la petite ville de Helsingborg, à 2 kilom. seulement des remparts danois. Mais ces canons n'ont pu empêcher en aucun temps une flotte de traverser le Sund. En 1644, en effet, une flotte composée de navires hollandais et suédois, sous le commandement de l'amiral Fhayssen, franchit le Sund par un vent favorable en longeant la côte suédoise, malgré les boulets qui tombaient comme grêle, mais sans arriver jusqu'aux navires. En 1801, Nelson n'eut aucune peine à passer le Sund, malgré les feux de la forteresse. Il traversa même sans tirer un seul coup de canon. » Du haut de la tour N.-O., où se trouve établi un phare, on aperçoit, d'un côté Copenhague, de l'autre les montagnes bleues du Kullen, et au milieu la mer sillonnée de navires; c'est un des plus beaux panoramas que l'on puisse imaginer. L'église du château est toute remplie d'inscriptions en allemand. Après avoir été plusieurs années convertie en dépôt de marchandises, elle fut rendue au culte en 1848. « La forteresse d'Elseneur, dit le *Magasin pittoresque*, est un vaste bâtiment carré tout en pierres de taille, assez semblable, par sa forme extérieure, aux vieux châteaux princiers que l'on voit encore dans le nord de l'Allemagne, et défendu de tous côtés par de larges contrescarpes et de puissants bastions. On y montre aux étrangers une immense salle, appelée la salle des Chevaliers, et des casemates, des voûtes profondes où plusieurs régiments pourraient, en cas de guerre, trouver un refuge et entasser des provisions pour plusieurs mois. » On montre aussi, dans le château de Kronsborg, une chambre qui n'offre rien de remarquable, mais qui rappelle le souvenir de la royale amante de Struensée, la belle et sensible Mathilde, épouse de Christian VII.

Elseneur est encore, grâce à sa situation exceptionnelle, une ville prospère, bien que peu de cités aient été aussi éprouvées qu'elle. Incendiée en 1289, en 1311, en 1372, en 1500 et en 1522, pillée en 1535, elle a été en outre ravagée, à cinq reprises différentes, par la peste la plus terrible. La suppression des droits du Sund, en 1857, a profondément modifié sa physionomie.

EL-SENN, autrefois *Cœne*, ville de la Turquie d'Asie, sur le Tigre, pachalik et à 133 kilom. S.-E. de Mossoul; 8,000 hab.

EL SETTARA s. m. (èl-sét-ta-ra — mot arabe). Pièce ou chemise de maroquin qui recouvre la selle des cavaliers algériens.

ELSEVIER, nom d'une célèbre famille d'imprimeurs. V. ELZEVIR.

ELSFLETH, ville d'Allemagne, dans le grand-duché d'Oldenbourg, sur la rive gauche du Weser, chef-lieu de bailliage; 2,803 hab. Ecole de navigation; construction de navires; corderie, brasseries, tuileries; commerce de bois; navigation active.

ELSGAU (*Alsgaugensis pagus*), ancien pays situé sur les confins de l'Alsace et de la Suisse, et où se trouvait Porentruy (canton de Berne) et Delle (Haut-Rhin).

ELSHEIMER (Adam), peintre allemand. V. ELZHEIMER.

ELSHOËCHT (Jean-Marie-Jacques, dit **Karl**) statuaire, né à Bergues (Nord) en 1791, mort à Paris en 1856. Envoyé de bonne heure à Paris, dans l'atelier de Bosio, il ne tarda point à s'y faire remarquer par une prestesse de main peu commune, qui lui valut toute la faveur de son maître, et, peu après, il fut admis avec distinction à l'Ecole des beaux-arts. Il n'y avait pas deux années encore que Elshoëcht suivait les conseils du célèbre baron, quand il envoya à la ville de Dunkerque une copie du *Louis XIV* de la place des Victoires que Bosio terminait à cette époque. Cette œuvre fit grande sensation à Dunkerque. Le conseil municipal reconnaissant vota à son compatriote un subside de six cents francs durant six années. Son début, au Salon de 1825, fut très-brillant. Il avait exposé une figure, *Innocence*, où l'habileté du ciseau était remarquable. Il y avait aussi dans cette figure comme un vague parfum de l'époque impériale, quelque chose des *Psyché* nombreuses écloses sous le Consulat. Le succès fut grand, et, les relations puissantes de Bosio aidant, l'auteur obtint la médaille d'or. Les commandes vinrent en foule à Elshoëcht. Sa *Vierge*, exposée en 1827, fut achetée pour l'église Saint-Ouen de Rouen; le *Bon Pasteur* et les *Quatre Evangélistes* du même Salon allèrent prendre place dans l'église de Turcoing (Nord). Bien qu'elles fussent, et comme caractère et comme style, très-différentes de l'*Innocence*, ces figures furent jugées parfaitement religieuses de sentiment et fort belles d'exécution. Elshoëcht passa maître dans la spécialité des personnages d'église. En conséquence, on lui commanda les *Séraphins* qui ornent la chaire de Notre-Dame-de-Lorette, et les *Deux Anges* du maître-autel. Fouillées en plein bois, ces sculptures sont d'une adresse profonde; mais, comme grandeur de style ou simplement finesse d'intention, on ne peut que les ranger parmi les productions médiocres. Nous préférons de beaucoup le *Faust et Marguerite*, deux têtes réussies qui furent remarquées au Salon de 1831. Cette exposition amena de nouvelles commandes, entre autres le *Duc de Berry* (musée de Versailles); *Triton et Néréide* ornant l'une des fontaines de la place de la Concorde; et les grands *Bas-reliefs* de la Chambre des pairs, etc. En 1841, après être resté quelques années étranger au Salon, l'artiste se présenta avec deux groupes énormes, la *Saône et le Rhône*, *Maternité et Indigence*, qui ornent la façade du grand hôpital de Lyon. La tentative était plus hardie qu'heureuse; car ces deux morceaux n'avaient rien d'imposant dans l'allure et l'intention; ce n'étaient que deux grandissements. Or la statuaire décorative a d'autres exigences : elle veut être grande avant tout. En 1847, Elshoëcht obtint un succès plus incontesté avec son *Eloa ou la Sœur des anges*, figure de marbre, la *Veuve du soldat* et un *Christ en croix*. Citons encore, en 1848, le *Buste de monseigneur Affre*, l'archevêque martyr. Cette œuvre fut remarquée pour son actualité poignante; en 1849, la *Reine Mathilde*, figure de pierre, au jardin du Luxembourg; les *Bustes de saint Bernard*, *Poussin*, *Mirabeau*, *Molière*, pour la décoration intérieure de la bibliothèque Sainte-Geneviève; un peu plus tard, en 1850, *Boulay de la Meurthe* père (Versailles); le *Docteur Blandin*, bronze grand comme nature, qui couronne son tombeau; *Claude Gelée*, le *Baron Bosio;* sur un des frontons du vieux Louvre, la *Navigation marchande*, en 1852; la *Vierge immaculée*, en 1853; la *Vierge aux anges* et les deux grandes figures, l'*Histoire* et la *Justice* (de l'hôtel de ville de Laon), exposées en 1854; l'*Empereur Napoléon III* et le groupe des Tuileries, le *Génie de l'Asie*, du Salon de 1855.

En mourant l'année suivante, Karl Elshoëcht laissa inachevés une *Bacchante* et *Adam et Eve avant le péché*.

ELSHOLTZ (Franz D'), auteur dramatique et polygraphe allemand, né à Berlin en 1791. Il séjourna de 1806 à 1809 à Paris; servit dans la guerre contre Napoléon, comme engagé volontaire en 1813; devint, en 1815, secrétaire de régence à Cologne; voyagea ensuite en Angleterre, en Hollande, et en Itatie et fut nommé, en 1827, directeur du théâtre royal de Gotha. C'est là qu'il fit jouer son grand drame intitulé : *Viens ici*, et la plupart de ses pièces, qui ont été réunies en volumes sous le titre d'*Œuvres dramatiques* (1830-1835, 2 vol.). Parmi ces pièces, on cite comme la meilleure celle qui est intitulée la *Dame de cour*. M. Elsholtz vécut dans l'intimité de Gœthe, et c'est à cette amitié qu'il dut d'exercer longtemps les fonctions de secrétaire de légation du duché de Saxe-Cobourg-Gotha à Munich. Il s'est démis de cette fonction en 1851 pour vivre dans la retraite. Parmi les ouvrages les plus connus de M. Elsholtz, on cite les *Promenades dans Cologne et ses environs* (1820), son premier ouvrage; le *Nouvel Achille, épisode de la guerre de l'indépendance en Grèce;* le *Voyage de deux amis* (1832), et des *Nouvelles politiques* (1838). Lors du cinquantième anniversaire de la bataille de Leipzig, il a encore publié les *Chants d'un vétéran* (Leipzig, 1865).

ELSHOLTZIE s. f. (èl-chol-dzî — de *Elsholtz*, savant allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des labiées, tribu des menthoïdées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans l'Inde orientale et à Java. ‖ Syn. de COUROUPITE.

ELSHOLZ ou **ELSHOLTZ** (Jean-Sigismond), médecin, botaniste et chimiste allemand, né à Francfort-sur-l'Oder en 1623, mort en 1688. Après avoir terminé ses études, il parcourut diverses contrées de l'Europe, prit le grade de docteur à Padoue et revint dans sa patrie, où il obtint le titre de médecin de l'électeur de Brandebourg (1656), fut nommé directeur du jardin botanique qui avait été créé par ce prince, puis alla diriger le jardin botanique de Berlin. On cite parmi ses nombreux ouvrages : *Flora marchica* ou *Catalogue des plantes du jardin botanique de Brandebourg* (Berlin, 1663, in-8°), livre dans lequel l'auteur attribue au pays des plantes qui lui sont étrangères; *Nouvelle horticulture pratique*, en allemand (Berlin, 1666, in-4°), ouvrage très-estimé; *Anthropometria*, ouvrage sur les proportions du corps humain (Padoue, 1654, in-4°); *De phosphoris observationes* (Berlin, 1671, in-4°); *Distillatoria curiosa* (Berlin, 1674, in-fol.); *Diæteticon* (Berlin, 1682), traité des aliments, etc. Membre de l'Académie des curieux de la nature, il publia de nombreux mémoires dans les recueils de cette société savante, fit paraître, dans la collection de Hoock, plusieurs secrets pour perfectionner les vins, et donna la manière de préparer des essences de végétaux. Willdenow a donné en son honneur le nom d'*elsholtzia* à un genre de plantes de la famille des labiées.

ELSHOLZ (Louis), peintre allemand, né vers 1805, mort en 1850. Il fit ses études à l'Académie des beaux-arts de Berlin, et posa les bases de sa réputation, en 1833, par une toile représentant la *Bataille de Leipzig*, exécutée pour le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III. Presque tous les tableaux de cet artiste reproduisent des épisodes de la guerre de l'indépendance allemande, tels que la *Bataille de Bautzen*, l'*Entrée des alliés à Paris*, etc.

Elsie Venner, roman anglo-américain, de M.-O.-W. Holmes (1861). Médecin et romancier tout ensemble, l'auteur a exposé dans cet ouvrage, d'une façon saisissante, une thèse de physiologie : la transmission héréditaire transformée en loi certaine, fatale. Cette donnée, acceptable à certains points de vue, revêt un caractère plus marqué de paradoxe dans *Elsie Venner*, en ce que l'héroïne a reçu de sa mère, non pas des qualités ou des défauts propres à l'humanité, mais le caractère d'un reptile, d'une couleuvre ou serpent dont celle-ci a été mordue étant enceinte et dont la fille reproduit le type moral et presque le type physique. L'enfant grandit sous les yeux de son père, élevée par une vieille négresse. Elle est vagabonde et capricieuse dès ses premières années, et son père reconnaît bientôt l'impossibilité de dominer cet étrange caractère. Il y a des moments où, voyant un sourire sur ces petites lèvres roses, une calme sérénité sur ce front enfantin, il se sent ému de tendresse, et, les bras étendus, veut la prendre à sa nourrice. Tout à coup les yeux diamantés de l'enfant se rétrécissent. La tête se rejette en arrière, et alors, frissonnant de la tête aux pieds, le pauvre père n'ose plus, penché vers son enfant, poser ses lèvres sur les joues d'Elsie. Elle a de plus une marque singulière, inquiétante, autour du cou, et les idées que cette marque suggèrent au père sont telles qu'il se hâte de s'enfuir, pour se dérober à une sorte de terreur et de glacement de sang dont il est frappé. Par un phénomène physiologique qui n'est pas sans exemple, la mère d'Elsie avait transmis à l'enfant qu'elle portait dans son sein quelques-uns des caractères du reptile dont le venin s'était infiltré dans ses veines : insupportable éclat des yeux, froideur de l'épiderme, mouvements onduleux, colères redoutables et jusqu'au venin peut-être; car, étant enfant, Elsie avait un jour fait à son cousin Richard une morsure que, par prudence, on cautérisa.

Cependant l'enfant, dont l'intelligence se développait avec l'âge, était devenue une belle jeune fille. Elle témoigna le désir de compléter son instruction, et son père lui permit de suivre les cours de l'*Appollinean female Institute*, dans lequel une centaine de jeunes filles des meilleures familles de la ville recevaient d'excellentes leçons, grâce au zèle d'Helen Darley, jeune maîtresse des études. Le roman s'ouvre au moment où Bernard Langdon, jeune médecin fort instruit, entre comme professeur dans ladite institution, que dirige un certain M. Silas Peckham, dont la principale occupation est d'acheter au meilleur compte les éléments des repas économiques destinés à ses pensionnaires. Parmi ses écolières, Bernard a bientôt distingué l'étrange figure d'Elsie Venner, dont il est à même, grâce à ses études physiologiques, d'étudier mieux que tout autre la singulière nature et le pouvoir fascinateur. Un intérêt inexplicable, et qui n'est pourtant point de l'amour, le pousse à s'occuper de cette jeune fille. Sur ces entrefaites arrive à Rockland Richard Venner, le cousin d'Elsie, revenant de l'Amérique du Sud, où il s'est enrichi, et méditant une union avec sa riche et belle cousine. Celle-ci, à force de contempler le jeune professeur de l'*Apollinean Institute*, sent fondre son cœur de glace aux premiers feux de l'amour. Richard s'en aperçoit et médite d'assassiner Bernard Langdon. Celui-ci est averti par l'intelligente sollicitude du docteur Kittredge, médecin et ami de la famille Venner, qui le met en garde contre les tentatives du jeune *gaucho*. L'événement ne tarde pas à se produire. Richard surprend le jeune professeur dans la cam-